



**HAL**  
open science

## Fuoriuscittismo et hérésie : le cas des Sanseverino

Alain Tallon

► **To cite this version:**

Alain Tallon. Fuoriuscittismo et hérésie : le cas des Sanseverino . Giovanni Ciappelli, Serena Luzzi, Massimo Rospocher. Famiglia e religione in Europa nell'età moderna. Studi in onore di Silvana Seidel Menchi, Edizioni di Storia e Letteratura, pp.61-70, 2011, Biblioteca di Storia Sociale, 9788863723915. hal-02056500

**HAL Id: hal-02056500**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02056500v1>**

Submitted on 8 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ALAIN TALLON

FUORIUSCITISMO ET HERESIE: LE CAS DES SANSEVERINO

Silvana Seidel Menchi a bien noté un moment dans l'histoire de la Réforme en Italie au XVI<sup>e</sup> siècle, le début des années 1550, où l'exil devient le mode de confesser sa foi sinon le plus répandu, du moins le plus valorisé par les textes hétérodoxes:

Attorno al 1553 la letteratura parenetica prodotta dal movimento riformatore italiano attesta un cambiamento di strategia. Fu allora che i capofila del movimento presero atto del fallimento del programma della Riforma in Italia e adeguarono la loro strategia alla previsione che in patria il Vangelo non avesse futuro. A partire da quell'anno le esortazioni ai "fratelli d'Italia" a confessare pubblicamente la fede si concretizzarono nell'esortazione a voltare le spalle al papismo.

Quando viene meno la fiducia nell'esistenza delle chiese d'Italia, la fuga subentra al martirio come segno della rottura. (...) La fuga, il piccolo martirio, subentra così al martirio di sangue come forma suprema di professione del Vangelo. La sua forza simbolica consiste nel postulare e nel proporre con forza all'attenzione dell'opinione pubblica un valore supremo, che giustifica la rinuncia agli agi e alle facoltà, agli affetti e alle amicizie, alle «dolci e soavi delizie del bel paese d'Italia» (Giovanni Calvino)<sup>1</sup>.

Ce tropisme de l'exil se greffe aussi sur la vieille tradition de l'exil politique que les cités et les États italiens connaissaient depuis longtemps. Il en épouse d'ailleurs fréquemment le vocabulaire, avec le thème de la fuite devant la tyrannie, le regret d'une patrie laissée à la faction opposée, le choix de l'honneur, du combat et de l'indépendance dans l'exil plutôt que celui de la servitude et de l'humiliation dans son pays. Cette similitude, voire cette

<sup>1</sup> S. Seidel Menchi, *Simbologia della rottura e movimento riformatore in Italia (1542-1585)*, dans *La Réforme en France et en Italie: contacts, comparaisons et contrastes*, Actes du colloque international (Rome, 27-29 octobre 2005), éd. par Ph. Benedict – S. Seidel Menchi – A. Tallon, Rome, École française de Rome, 2007 (Collection de l'École française de Rome, 384), pp. 431-448: 441.

continuité, n'a pas encore fait l'objet d'une étude systématique. La présente contribution prétend simplement à partir d'un exemple précis, celui de la grande famille napolitaine des Sanseverino, ouvrir quelques pistes sur le lien entre *fuoruscitismo* et hérésie, en hommage à l'œuvre si foisonnante de Silvana Seidel Menchi sur la dissidence religieuse en Italie et son lien avec l'Europe.

Le clan des Sanseverino se divise en trois branches principales, la branche aînée des princes de Salerne, celles cadettes des ducs de Somma et des comtes de Caiazzo<sup>2</sup>. Ces derniers ont aussi reçu de Francesco Sforza le fief de Colorno dans le Parmesan. Avant tout hommes de guerre, les Sanseverino se mettent au service des différentes puissances qui se disputent l'hégémonie dans la Péninsule à partir de 1494. Certains n'hésitent pas à changer de camp au hasard de stratégies à court terme, d'autres font l'investissement d'une fidélité sur le plus long terme, qui n'est cependant jamais inébranlable ou même exclusive. Le cardinal Federico Sanseverino suit ainsi le parti français dès l'arrivée de Charles VIII en Italie. Il est en 1511 un des cardinaux qui appuient Louis XII contre Jules II et convoquent le concile de Pise. Mais son père Roberto Sanseverino, comte de Caiazzo, sert aussi bien le pape, la république de Venise ou les Français. La branche des ducs de Somma choisit elle aussi le camp français, mais Ferrante Sanseverino, prince de Salerne et chef de la maison, est un fidèle de Charles Quint. La victoire de ce dernier et l'ordre espagnol qui s'impose progressivement en Italie figent les positions et limitent de plus en plus les possibilités de changement de camp, même si jusqu'à l'effondrement du royaume de France après la paix du Cateau-Cambrésis et la mort de Henri II, la présence française en Italie est encore très importante et l'espoir ou la crainte de voir les rois très chrétiens chasser l'empereur, puis son fils le roi catholique, de Milan et de Naples se fondent sur des données militaires et politiques bien réelles. Le clan Sanseverino semble se prémunir contre les aléas de ces interminables guerres par une judicieuse répartition de ses membres entre les principaux protagonistes. L'érudit gallican du début du XVII<sup>e</sup> siècle Guillaume Ribier en donne une explication pertinente, éditant une lettre du cardinal Antonio Sanseverino au connétable de Montmorency pour lui recommander ses neveux après la mort de son frère le duc de Somma. Le cardinal affirme que sa famille a toujours servi unanimement le roi de France, mais Ribier le contredit en note:

<sup>2</sup> Dans le royaume de Naples, la branche des princes de Bisignano est l'autre rameau important de la famille, le seul à passer sans trop d'encombres les guerres d'Italie.

Cette Famille s'estoit partagée, comme cela se fait souvent par prudence, que les frères et autres proches se séparent, soit en guerres civiles, ou entre Princes étrangers leurs voisins, et prennent divers partys, afin de se rendre mutuels offices, pour la conservation de leurs personnes et biens dans les occasions, et que de quelque costé que le sort des armes tourne, ils se puissent réciproquement sauver et maintenir<sup>3</sup>.

La prudence de cette politique n'empêche pas les désastres: comme les ducs de Somma, Roberto Ambrogio Sanseverino, comte de Caiazzo, passé à la France après l'avoir combattue, perd ses fiefs napolitains. Son comté de Colorno dans le Parmesan n'est conservé à la famille que par le mariage d'une de ses filles, Lavinia, avec un cousin, Gian Francesco Sanseverino, hostile aux Farnèse et fidèle de Charles Quint puis de Philippe II. Après son propre changement d'alliance en 1556, Ottavio Farnèse lui garantit la paisible possession de ses terres. Le fils naturel de Roberto Ambrogio, Gian Galeazzo, qui hérite du titre désormais vide de signification réelle de Caiazzo, s'initie aux armes dans les armées de Henri II pendant les années 1550.

La possibilité de passer d'un camp à l'autre se restreint avec la fixation progressive de la domination espagnole en Italie. Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, en est la meilleure illustration. Proche de l'empereur avec lequel il entretient un véritable lien personnel, il se heurte cependant au vice-roi Pedro de Toledo, qui exploite le rôle du prince de Salerne lors des émeutes napolitaines de 1547 contre l'introduction de l'Inquisition sur le mode espagnol pour ruiner son crédit et organise même un attentat manqué contre lui le 4 juin 1551. Ferrante Sanseverino s'enfuit alors à Venise, espère en vain pouvoir traiter directement avec l'empereur et finit par se mettre au service d'Henri II<sup>4</sup>.

Les années 1550 voient donc la quasi totalité du clan Sanseverino combattre pour le roi très chrétien. Ferrante Sanseverino prépare dès 1552 une invasion du royaume de Naples, qui échoue en raison du manque de coordination entre flottes française et ottomane. Le prince de Salerne va jusqu'à Constantinople pour convaincre le sultan de reprendre le projet. L'année suivante, la même collaboration franco-ottomane permet cette fois, sous le commandement de Ferrante Sanseverino, de conquérir la Corse génoise. Mais la priorité donnée par la stratégie française à Sienne subordonne les

<sup>3</sup> G. Ribier, *Lettres et memoires d'Estat des Roys, Princes, Ambassadeurs et autres Ministres sous les Regnes de François premier, Henry II et François II...*, Paris, François Clouzier et veuve Aubouyn, 1666, t. 1, p. 201, le cardinal San Severino au connétable de Montmorency, Rome, 4 septembre 1538.

<sup>4</sup> Sur ces événements, R. Colapietra, *I Sanseverino di Salerno: mito e realtà del barone ribelle*, Salerno, Pietro Laveglia editore, 1985, pp. 210 sq.

*fuorusciti* napolitains aux exilés florentins et notamment Piero Strozzi, non sans frictions. L'accession en 1555 au trône de saint Pierre de Gian Pietro Carafa, lié familialement aux Sanseverino, fait à nouveau de la conquête de Naples un objectif réalisable. Le prince de Salerne, le duc de Somma comme le comte de Caiazzo participent aux divers épisodes de cette dernière tentative de chasser les Espagnols d'Italie, depuis l'alliance entre Henri II et Paul IV, où le duc de Somma joue un rôle essentiel, mais finit par se brouiller avec les Carafa, jusqu'à la piteuse retraite de l'armée du duc de Guise après le désastre de Saint-Quentin et la «république de Montalcino», dernier bastion des *fuorusciti* pro-français où se trouve le comte de Caiazzo<sup>5</sup>.

La paix du Cateau-Cambrésis et la crise politique et religieuse qui touche le royaume de France après la mort accidentelle d'Henri II mettent durablement fin aux espoirs des *fuorusciti*. À l'échec politique s'ajoute le déclin économique, la monarchie française réduisant drastiquement les diverses pensions et faveurs qu'elle avait généreusement distribuées au temps de la politique d'expansion en Italie. Restent pour les exilés les possibilités offertes par les nouveaux champs de bataille: Gian Galeazzo Sanseverino, comte de Caiazzo, participe ainsi à la première guerre de Religion dans les armées royales ; la paix revenue, il songe d'abord à partir secourir Malte assiégée en 1565, fait la campagne de Hongrie en 1566, puis reprend le combat contre les huguenots lors des deuxième et troisième guerres de Religion, participant aux batailles de Jarnac et de Moncontour, bel exemple de cette disponibilité des soldats italiens entre champs de bataille contre le protestantisme et contre les Turcs, moins liée à un esprit de croisade qu'à des opportunités désormais limitées. Gian Galeazzo Sanseverino succède en 1570 à son parent le duc de Somma à la charge de colonel général de l'infanterie italienne de Charles IX. Mais la concurrence est rude entre les *fuorusciti* qui peuvent pour certains d'entre eux chercher un moyen de se réinsérer dans l'ordre politique nouveau qui s'impose à la Péninsule après 1559.

Dans le cas des Sanseverino, ce retour est rendu impossible par une nouvelle donnée qui est mise en avant à partir du début des années 1560, leur adhésion ouverte ou masquée à la Réforme. Plusieurs membres de la famille avaient joué un rôle important dans l'effervescence religieuse des années 1530 et 1540 autour des divers courants *spirituali* qui se développent en Italie. Le cardinal Antonio Sanseverino avait été le protecteur de l'ordre des Capucins, sous le généralat de Bernardino Ochino, dont l'énergie

<sup>5</sup> Sur cette politique française en Italie dans les années 1550, l'ouvrage de référence reste L. Romier, *Les origines politiques des guerres de Religion*, 2 vol., Paris, Perrin, 1913-1914.

spirituelle, Caterina Cibo, duchesse de Camerino, était liée familialement au clan Sanseverino. Le prince de Salerne avait hébergé dans son palais les réunions du cénacle évangélique réuni à Naples autour de Juan de Valdés<sup>6</sup>. Son soutien à la révolte anti-inquisitoriale de 1547 n'est pas sans rapport avec des positions religieuses que les milieux intransigeants de la Curie romaine qualifient de plus en plus ouvertement d'hérétiques. Pourtant, cette proximité connue du prince de Salerne et des cercles valdésiens n'empêche pas la participation active du clan Sanseverino à la politique antiespagnole de Paul IV. Le parti français échappe largement à la fureur inquisitoriale du pontife, qui sait se faire sélective, et l'on assiste à une sorte d'union sacrée dans l'espoir commun de mettre fin à la domination des Habsbourgs dans la Péninsule<sup>7</sup>.

L'échec piteux de la guerre des Carafa met fin à cette alliance paradoxale. Du côté des *spirituali* engagés dans le camp français, il est évident que la papauté, déjà principal obstacle à la réforme de l'Église, est incapable de mener à bien la mission politique dont ils rêvaient. À Rome, même s'ils peuvent avoir à l'occasion des relations tendues avec Philippe II, les intransigeants abandonnent les plans antiespagnols de Paul IV et se concentrent sur la lutte contre l'hérésie. Dans ce nouveau contexte, on comprend mieux la décision du prince de Salerne de rompre publiquement avec l'Église romaine et de rejoindre les rangs réformés au début des guerres de Religion, décision qui se double d'un remariage avec Françoise de Pluviers, issue de la noblesse huguenote méridionale. Ferrante Sanseverino coupait ainsi définitivement les ponts avec l'Italie, s'implantait dans le Midi protestant et se liait au nouveau parti huguenot. Ce choix radical ne lui permit cependant pas de retrouver un vrai rôle politique avant sa mort en Avignon en 1568. Il obérait en outre singulièrement les chances du clan Sanseverino de retrouver une place dans l'Italie de l'après-Cateau-Cambrésis.

On en a la preuve quand Gian Galeazzo Sanseverino, comte de Caiazzo, devenu depuis peu colonel général de l'infanterie italienne de Charles IX à la mort de son parent le duc de Somma, se rend en Italie pour prendre possession de son héritage de Colorno en décembre 1570. Il est arrêté sur ordre de l'Inquisition romaine, transféré à Rome et soumis à un procès qui ne s'interrompt que sous la très vigoureuse pression diplomatique de la

<sup>6</sup> Voir les témoignages lors du procès Carnesecchi, *I processi inquisitoriali di Pietro Carnesecchi, 1557-1567*, edizione critica di M. Firpo – D. Marcatto, Città del Vaticano, Archivio segreto Vaticano, 2000, vol. II, t. 1, pp. 25, 316.

<sup>7</sup> A. Tallon, *Le 'parti français' et la dissidence religieuse en France et en Italie*, dans *La Réforme en France et en Italie*, pp. 381-399.

France<sup>8</sup>. Les actes de ce procès, conservés à l'Archivio della Congregazione per la Dottrina della Fede, donnent de nombreux éléments pour étudier le milieu des *fuorusciti* au début des guerres de Religion<sup>9</sup>. Sa division apparaît au grand jour: parmi les dénonciateurs du comte, on trouve des membres du parti français des années 1550, comme Annibale Rucellai et Adriano Baglioni. Le comte lui-même désigne les «Florentins» comme ses ennemis<sup>10</sup>, mais ajoute d'autres noms comme le cardinal de Birague ou les comtes de La Mirandole. Les rivalités de cour, autour notamment de la charge de colonel général de l'infanterie italienne, convoitée par Baglioni, mais obtenue par le comte de Caiazzo à la mort de son détenteur, le duc de Somma, ont conduit aux dénonciations. L'autre source des dénonciations, proprement péninsulaire, vient de l'héritage de Colorno, que le comte vient d'obtenir. On a dans cette affaire un bel exemple de la façon dont l'Inquisition romaine est instrumentalisée dans des conflits d'intérêts très matériels. Mais si Pie V et les cardinaux de la congrégation ont immédiatement réagi aux dénonciations sans tenir compte de leurs motivations bien temporelles, c'est sans aucun doute parce que le seul nom de Sanseverino était pour eux un début de preuve d'hérésie. Le prince de Salerne et son abjuration sont la toile de fond du procès qui est intenté à son parent, car la macule de l'hérésie de son chef s'étend à tout le clan.

Les actes du procès permettent de découvrir l'entourage du clan et son mode de fonctionnement. À la mort du prince de Salerne, ses fidèles et leurs familles passent naturellement au service de ses parents. Les inquisiteurs s'intéressent tout particulièrement à un médecin, Alessandro Grandi, que de nombreux témoignages indiquent comme ouvertement huguenot<sup>11</sup>. Du

<sup>8</sup> Voir A. Tallon, *L'affare San Severino: un processo tra Francia, Roma e Milano*, «Studia Borromaica», XXIII (2009), pp. 115-126.

<sup>9</sup> Archivio della Congregazione per la Dottrina della Fede, Sant'Offizio, *Stanza Storica*, S 5 b, *Processo contro Giovanni Galeazzo Sanseverino, conte di Colorno, detto conte di Caiazzo (1570-1571)*, c. 162, par la suite abrégé en *Processo*.

<sup>10</sup> *Processo*, c. 84.

<sup>11</sup> Vitale Palazzone, secrétaire de l'ancien nonce en France Michele della Torre, écrit ainsi de Ceneda le 30 janvier 1571 pour indiquer cet «Alessandro Romano» qui avait appartenu au prince de Salerne «d'infelice et vergognosa memoria», puis était passé au service du comte de Caiazzo. Il se souvient d'une discussion, où il affirmait que saint Augustin «s'intendesse a modo degli ugonotti». Si cet Alessandro est en prison avec le comte, «crederei che fosse opera pia ad honorarlo di un buon fuoco in Ponte» (*Processo*, c. 4r-v). D'autres témoins indiquent que ce serviteur du comte a été le principal obstacle pour empêcher un Bolonais suspect d'hérésie, Pompeo Loiani, qui s'était enfui en France et avait été recueilli par le comte de Caiazzo, de chercher à se réconcilier avec l'Eglise romaine (*Processo*, c. 27).



service du prince de Salerne, il était passé à la famille du comte de Caiazzo. La demande d'arrestation de ce dernier, envoyée au duc de Parme Ottavio Farnèse, mentionne explicitement le cas de Grandi<sup>12</sup>. Plus largement, les inquisiteurs romains s'intéressent à tous ceux qui ont été au service du prince de Salerne et se procure même une liste de noms de suspects auprès de l'Inquisition espagnole, qui l'a obtenue d'un Napolitain interrogé à Madrid<sup>13</sup>.

Il serait cependant tout à fait erroné de croire que tout l'entourage du prince de Salerne l'a suivi dans sa conversion. Les inquisiteurs en ont la preuve avec plusieurs témoignages: un homme d'armes du prince, lui aussi passé au service du comte de Caiazzo, Trecco, est indiqué par plusieurs témoins comme un bon catholique. Un compagnon de voyage du comte, arrêté avec lui, dévoile dans sa déposition une partie du mode de fonctionnement de la clientèle de ces grands seigneurs exilés<sup>14</sup>. Horatio d'Ayello était enfant au moment de la défection du prince de Salerne, que son père Francesco avait suivi en exil en France. Devant les persécutions du vice-roi, toute la famille doit quitter le royaume de Naples. Horatio est élevé en Avignon, puis au collège de Navarre à Paris et rejoint la cour comme page de Charles IX. Il passe au service du duc de Nemours, grand employeur d'exilés italiens, et participe aux deuxième et troisième guerres de Religion. Il retrouve à Paris en 1570 le comte de Caiazzo et l'accompagne en Italie. Son espoir à son retour en France est d'obtenir une pension du roi «a fine ch'io potesse havere modo di vivere di par' mio». Horatio défend vigoureusement l'orthodoxie de Gian Galeazzo Sanseverino et de son entourage. Il indique que tous les serviteurs catholiques du prince de Salerne l'ont abandonné après sa conversion, à l'exception justement de cet homme d'armes, Trecco. L'impression que l'appartenance confessionnelle l'emporte sur les fidélités personnelles doit cependant être nuancée, car Horatio d'Ayello doit bien mentionner Alessandro Grandi et s'il minimise considérablement la gravité de son comportement religieux, niant l'avoir entendu tenir des propos hérétiques ou manger des mets interdits, il reconnaît avoir appris que Grandi a été en prison pour ses opinions religieuses et qu'il est tenu pour huguenot.

Le réseau de liens personnels tissés en Italie ou dans l'exil reste donc largement en dehors du clivage confessionnel. Certes, les exilés *religionis causa* peuvent à l'occasion se mêler à ceux qui le sont pour des raisons politiques ou simplement professionnelles. Caiazzo aurait ainsi hébergé et nourri un

<sup>12</sup> Archivio di Stato, Parme (ASP), Carteggio farnesiano estero, 462, Roma, 43, cardinal Gambara au duc Ottavio Farnèse, Rome, 26 novembre 1570.

<sup>13</sup> *Processo*, c. 118.

<sup>14</sup> *Processo*, cc. 40r-44v.



hérétique bolonais, Pompeo Loiani, qui s'était enfui en 1565. Le comte le nie dans son interrogatoire<sup>15</sup>, mais des témoins bolonais venus en France pour convaincre Loiani de revenir à Bologne attestent formellement qu'il était en contact avec Caiazzo et surtout avec Alessandro Grandi, qui le convainc de rester<sup>16</sup>. Gian Galeazzo Sanseverino semble avoir accueilli d'ailleurs avec la même hospitalité aussi bien l'hérétique en fuite que ses parents orthodoxes cherchant à le ramener dans le sein de l'Église romaine, nouvelle preuve de son indifférence personnelle à l'égard des appartenances confessionnelles et de la priorité des solidarités nées du combat: le comte a connu un des parents de Loiani lors de la guerre de Sienne.

Cette indifférence est bien sûr incompréhensible pour les inquisiteurs, qui divisent le monde entre hérésie et hétérodoxie. Elle ne relève même pas d'une catégorie de «l'entre-deux», que l'un des témoins évoque à son sujet<sup>17</sup>: Gian Galeazzo Sanseverino se situe plutôt dans un au-delà de l'affrontement confessionnel, dans la mesure où il ne signifie rien pour lui. Il le répète à ses juges quand ceux-ci le questionnent sur son comportement dans une cour française devenue à partir de 1561 un lieu de coexistence plus ou moins forcée entre catholiques et protestants. Le comte de Caiazzo montre alors sans aucune prudence qu'il ne se soucie guère des questions religieuses: il est bien allé en 1561 aux prêches que la reine de Navarre tenait dans ses appartements, mais il n'a aucun souvenir de ce qui s'y est dit, pas plus ajoute-t-il des innombrables sermons catholiques auxquels il a assisté<sup>18</sup>. Quand on lui demande s'il connaît des huguenots, il mentionne les plus connus, mais ajoute: «Et dal parlar loro io non ho potuto conoscer che siano Ugonotti né questi, né altri (...) perché in Corte non si parla di Religione né si disputa di queste cose»<sup>19</sup>. A la question suivante de savoir s'il a entendu parler de religion à la cour, il confirme: «Non ho inteso ragionar mai né di bene, né di male, non è professione mia questa; d'armi et d'amori si ragiona là, et non d'altro»<sup>20</sup>. La réponse peut-être la plus emblématique de l'état d'esprit de Gian Galeazzo Sanseverino en matière religieuse est quand les

<sup>15</sup> *Processo*, cc. 91v-92r.

<sup>16</sup> *Processo*, c. 27 sq. Sur le contexte bolonais de l'affaire, voir G. Dall'Olio, *Eretici e Inquisitori nella Bologna del Cinquecento*, Bologna, Istituto per la storia di Bologna, 1999, p. 310.

<sup>17</sup> Un des serviteurs de l'ancien nonce en France dit que le comte est «come sogliono dire in questo Regno inter utrumque» (*Processo*, c. 3).

<sup>18</sup> *Processo*, c. 82: «sono stato a centomilia prediche cattoliche et non me ne ricordo manco niente».

<sup>19</sup> *Processo*, c. 79r-v.

<sup>20</sup> *Processo*, c. 81v.

juges lui demandent le nom de ses confesseurs. Il ne s'en est jamais enquis: «Che importa?»<sup>21</sup>. Toutes ses infractions aux préceptes de l'Église catholique (confession annuelle, respect des prescriptions alimentaires), qui sont bien sûr pointilleusement notées par les inquisiteurs, peuvent s'expliquer par cette indifférence qu'il ne cache pas aux inquisiteurs, pas plus que son robuste anticléricalisme.

Le comte de Caiazzo pose aux historiens du XVI<sup>e</sup> siècle religieux une question qu'ils n'ont pas l'habitude de traiter, depuis la célèbre qualification par Lucien Febvre du «siècle qui veut croire»<sup>22</sup>. Il s'agit de comprendre l'indifférence religieuse dans un temps où la foi semble la seule à s'exprimer et à avoir une existence sociale, une indifférence religieuse que l'on ne peut réduire à une forme de nicodémisme ou d'hétérodoxie, comme le font volontiers les inquisiteurs. Gian Galeazzo Sanseverino pose de façon évidente comme valeurs premières l'idéal nobiliaire dans toutes ses composantes: la culture de l'honneur, la fidélité lignagière, les obligations du rapport clientélaire, la fraternité d'armes, la civilisation de cour. A aucun moment, l'appartenance confessionnelle n'a la même importance. En ce sens le comte de Caiazzo est-il si différent de son parent le prince de Salerne, qui a lui choisi d'adhérer clairement à une confession opposée à l'Église romaine ? Même si faute de sources il est très difficile à analyser, l'acte du prince est peut-être lui aussi le signe d'un certain désintérêt à l'égard de cette appartenance confessionnelle, dont on peut changer, plus que le témoignage militant d'une adhésion intégrale au calvinisme.

Les Sanseverino, exilés politiques, rejoignent ainsi bon nombre des exilés italiens *religionis causa* dans leur allergie aux confessions en train de se former en Europe. Faut-il y voir un trait particulier d'un esprit d'indépendance dans le domaine politique comme religieux ? C'est ce que le cardinal Gambara semble penser, quand il demande à Ottavio Farnèse de veiller à l'arrestation de Caiazzo dans son propre intérêt «essendo queste generationi così poco fideli a' suoi principi come a Dio»<sup>23</sup>. La rébellion du *fuoruscito* rejoint celle de l'hérétique. La réalité semble plus complexe: une conception de la société et de l'État fondée sur les relations personnelles, celle du noble au souverain qu'il a choisi de servir, celles qui le lient à sa famille et à sa clientèle, est réceptive à un message religieux insistant sur la même relation personnelle entre le

<sup>21</sup> *Processo*, c. 83v.

<sup>22</sup> L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 419.

<sup>23</sup> ASP, Carteggio farnesiano estero, 462, Roma, 43, cardinal Gambara au duc Ottavio Farnèse, Rome, 26 novembre 1570.

croyant et Dieu. Par les Sanseverino, «féodaux» et hétérodoxes, on interroge la conception traditionnelle d'une modernité de la dissidence religieuse, liée de façon privilégiée à l'humanisme civique et aux valeurs républicaines: la religion individuelle a ici pour source l'indépendance nobiliaire, qui peut d'ailleurs conduire à une forme d'indifférence en matière confessionnelle. Il ne s'agit que d'un exemple, qu'il faudrait étayer par d'autres, à la fois dans le milieu de l'exil et en Italie même. Il montre la fécondité de la recherche sur la dissidence religieuse italienne et son écho européen, que les travaux de Silvana Seidel Menchi ont toujours mis en valeur.